

En attendant, applaudissons aux dépêches qui viennent d'être publiées, et souhaitons que d'autres dépêches non moins fermes viennent développer et consolider l'effet produit.

Le Pays dément expressément la nouvelle, aussi persistante qu'inexacte, de récentes dépêches adressées de Paris à Rome au sujet des réformes pontificales. Il ajoute :

« Le gouvernement n'a rien eu à changer, ces derniers jours, à l'action régulière qui est confiée aux soins de son ambassadeur. »

D'après la FRANCE, il résulte de la réponse du prince Gortschakoff à la dépêche de M. Drouyn de Lhuys que la Russie accepte des pourparlers au sujet de la Pologne.

C'est bien de la bonté de sa part. La FRANCE ajoute :

« C'est la première fois que le gouvernement russe admet qu'on lui présente des observations au sujet de la Pologne et qu'il consent à les examiner en commun. Jusqu'alors, en effet, il n'avait opposé que des fins de non-recevoir à l'initiative des cabinets de l'Europe. »

Si la Russie permet de discuter la proie qu'elle tient, c'est qu'elle a peur qu'on ne lui l'arrache.

Crainte fondée, peut-être.

Le JOURNAL DES DÉBATS mentionne l'avertissement donné à l'Union de l'Ouest, mais il omet la suspension du Journal de Rennes. Ce sera pour demain probablement. M. Allouy, tambourinant les mémoires de ses confrères, rappelle une caricature de Charlet, ou un Diogène à cachemire de clac, voyant un camarade couché contre la borne, s'écrie philosophiquement : « Voilà pourtant comme je s'en va dimanche ! »

Pour extrait : J. REBOUX.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 4 mai, une heure soir.  
Les arrestations sont toujours très-nombreuses dans le grand-duché de Posen. Parmi les personnes arrêtées, on cite le comte Kwilocki et M. Adolphe Konczynski.

Londres, 4 mai.

On lit dans le Morning-Post :  
En adressant des notes à la Russie, les puissances attendaient pour réponse, non des paroles, mais des actes, non la répétition de promesses souvent renouvelées, mais leur exécution. Le czar donnera-t-il des institutions libérales à la Pologne? Cette question reste toujours incertaine. De vaines promesses, mais pas le moindre avantage. Si la Russie veut garder la Pologne, elle doit immédiatement lui donner une constitution. La Russie devrait hésiter avant d'employer un système de coercition qui ne serait pas toléré par les puissances.

New-York, 22 avril.

L'amiral Porter a réussi à franchir les batteries de Wicksburg avec cinq canonniers et trois transports. Le commandant fédéral de Memphis a télégraphié comme le tenant de source confidérée, que Wicksburg était évacuée. Le général Banks a commencé les opérations militaires à Bayou-Teche. Les confédérés ont évacué Brashear, ils sont cernés et seront probablement faits prisonniers par Banks.

On suppose que l'escadrille de Porter opérera dans la rivière Rouge et que ses mouvements combinés avec ceux de Banks couperont les envois d'approvisionnement qui sont faits du Texas et de la Louisiane aux confédérés.

Les confédérés menacent toujours les lignes à Bâton-Rouge.

Les confédérés ont évacué leurs posi-

tions devant Washington (Caroline du Nord) et sur la rivière Tar. Un steamer est allé de New-Terre à Washington, sans rencontrer d'obstacles. Les confédérés se retirent aussi de la rivière Nausamande.

L'affaire de Peterhoff a commencé hier devant la Cour des prises. L'avocat du gouvernement propose de rendre la malle au consul anglais sans l'ouvrir. Les auteurs de la prise s'y opposent. La Cour a ajourné sa décision.

Les canonniers fédérales qui opèrent dans la rivière Nasemond (Virginie Orientale) se sont emparés d'une batterie confédérée de six canons et ont fait 200 prisonniers.

Le gouvernement Johnson a autorisé la levée de 25,000 hommes de troupes fédérales pour le service spécial du Tennessee.

La flotte de l'amiral Dupont est toujours devant Charleston. On ne sait pas encore si l'attaque sera renouvelée. Les bruits qui circulent sur ce point sont contradictoires.

Une nouvelle frégate, construite pour le roi d'Italie, vient d'être lancée à New-York.

Jaroslav, 3 mai.

Jeziorski a battu avant-hier les Russes à Zamela tout près de la frontière galicienne. Vingt insurgés blessés ont été apportés à Coszernow. Les Russes ont eu 90 morts ou blessés.

On assure qu'un détachement russe a passé la frontière galicienne pour prendre à revers le corps polonais.

Jeziorski s'est dirigé vers le Nord.

### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Le comité national de bienfaisance, constitué à Rouen au profit des ouvriers de l'industrie cotonnière, atteints par le chômage, a voté, dans sa séance du 15 avril, la distribution d'une somme de 660,000 fr., et il a compris le département du Nord dans cette distribution pour 30,792 francs.

A valoir sur cette dernière somme, le comité national a directement attribué par suite de demandes qui lui sont parvenues :

A la commune d'Halluin,	4,000 f
A la ville de Tourcoing,	2,000
A la commune de Linselles,	1,500
A la comm. de Neuville-en-Ferr,	1,500
	9,000

La chambre de commerce de Lille a été chargée par le comité de distribuer le surplus, soit 21,792 fr., et elle a décidé qu'une première répartition serait faite de la manière suivante :

A l'arrondissement de Cambrai,	3,000 f.
A la ville de Lille,	2,500
A la ville de Roubaix,	2,000
A la ville d'Armentières,	1,000
A la ville de Lannoy,	1,000
A la ville de Douai,	500

Ces sommes seront mises à la disposition des chambres consultatives des arts et manufactures de Cambrai, Roubaix et Douai, et de MM. les maires des villes de Lille, Armentières et Lannoy.

La Patrie s'occupe de la question du rachat par l'Etat de la Scarpe-Inférieure. Le rachat qu'elle espère voir décider prochainement amènerait, dit-elle, immédiatement dans les prix du transport des houilles de nos mines du Nord et du Pas-de-Calais un rabais qu'elles réclament pour soutenir la concurrence des houilles belges.

Parmi les questions soulevées par l'application de la loi du 2 juillet 1862, les propriétaires intéressés ont souvent demandé quel est l'âge auquel les chevaux peuvent être légalement imposés.

D'une circulaire de M. le directeur général des contributions directes il résulte-

rait qu'aucun impôt ne peut frapper un poulain.

Tant que le propriétaire ne monte un jeune cheval que pour le dresser, ce cheval n'est pas imposable. Mais tant pis pour le propriétaire qui prématurément emploierait à la selle ou à la voiture un cheval trop jeune, il serait alors légalement imposé.

On lit dans l'Indépendant de Douai :

« C'est aujourd'hui lundi que se sont ouvertes à Douai les assises du 2<sup>e</sup> trimestre 1863. Nous constatons avec plaisir que le rôle est moins chargé que de coutume. En voici le résumé :

» 7 audiences, 14 affaires, 18 accusés.

» Ces 14 affaires se composent ainsi : 1 assassin, 1 infanticide, 1 coups et blessures à son père, 2 fabrication et émission de fausse monnaie, 1 faux en écritures, 4 vols qualifiés, 4 attentats à la pudeur et viol. »

### FÊTE DE ROUBAIX.

Parmi les lettres nombreuses que l'on nous adresse journellement sur la fête de Roubaix, nous avons dû trier et élaguer beaucoup.

Les idées se croisent, complètement opposées parfois, et souvent curieuses, mais nous ne pouvons tout insérer.

Il nous arrive une lettre qui donne un nouveau plan. L'auteur voudrait que la fête ait lieu qu'au premier dimanche de septembre. Il voudrait qu'on changeât l'emplacement destiné aux fêtes.

Nous citons ces quelques lignes du projet :

« Il est décidé qu'on ferait une grande promenade publique, qui partirait de la Barque d'or pour aboutir aux puits, c'est-à-dire ayant quelques kilomètres de longueur.

» Ne pourrait-on mettre de suite ce projet à exécution, niveler le terrain immédiatement, ce qui ne demanderait qu'un temps assez court ?

» On donnerait à notre fête, le premier dimanche de septembre, jour de notre kermesse, et on y trouverait tout à la fois champ de courses, promenade, puis un lieu bien mieux approprié à la fête musicale que la place de la Mairie où quelques milliers de personnes ne peuvent tenir qu'en s'étouffant, et où la majeure partie de la population et des étrangers ne pourrait arriver. »

Ce projet peut avoir du bon, mais il offre un inconvénient, c'est qu'il est tout bonnement impossible de le réaliser d'ici au mois d'août.

Le projet de courses prend de la consistance et paraît en bonne voie de réussite. Les jeunes gens qui s'en occupent montrent une activité qui sera, nous l'espérons, couronnée de succès.

Aucune réunion officielle n'a encore pu avoir lieu. Une commission ne tardera pas à être établie régulièrement, et nous donnerons des détails sous peu de jours.

On doit savoir gré à ceux qui ont eu l'idée première. Ces sortes d'institutions sont toujours pour une ville, une occasion de bénéfices, assez considérables, et le côté utile ressort de lui-même. Roubaix a une importance tout aussi grande et même plus grande que Valenciennes, Tournaï, Saint-Omer, etc., où des courses existent depuis longtemps.

### CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 3 mai 1863.

Sommes versées par 125 déposants, dont 18 nouveaux, fr. 11,330 »  
38 demandes en remboursement, 5,943 17

Les opérations du mois de mai sont suivies par MM. Lepoutre - Parent et Duhamel-Lefebvre, directeurs.

Ce matin, une grande partie de la population suivait le convoi de M. Théodore Lepers, architecte de la ville.

Mort jeune encore à la suite d'une longue et cruelle maladie, il emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu et comme homme et comme fonctionnaire.

M. Théodore Lepers était un de ces natures d'élite qu'on aime instinctivement.

Par l'honorabilité de son caractère, par des qualités sérieuses, il avait su s'attacher l'estime, nous dirons plus : l'affection générale.

C'était, en outre, un homme de talent. L'un des meilleurs élèves de l'Ecole impériale des Beaux-Arts, où il avait obtenu de nombreux succès, il fut nommé architecte de la ville le 10 mai 1856.

Il a laissé des travaux remarquables et qui dénotent une grande aptitude et surtout un grand sens artistique. Nous citerons entr'autres :

L'abbatoyr, qui a été l'objet d'un 1<sup>er</sup> prix au concours général ;

L'hôpital-Napoléon, qui lui a valu un 2<sup>e</sup> prix au concours général ;

L'église Sainte-Elisabeth, au Tilleul, œuvre artistique qu'il a exécutée avec des ressources restreintes. Cette église a de grandes qualités, la destination est comprise ; c'est bien un monument religieux. Dans un autre genre il faut citer notre petite salle de spectacle. M. Lepers a tiré admirablement parti d'un terrain où l'espace manque complètement. La difficulté était enorme, et elle a été vaincue avec un rare bonheur. Enfin l'ensemble de son œuvre, arrêtée si vite, dénote un homme d'un talent sûr, éprouvé.

Cette perte est vivement sentie. L'affluence qu'on a pu remarquer à ses funérailles prouve l'estime dont il jouissait et les regrets qui suivent cette mort prématurée.

On parle de nouveau de l'établissement d'un embranchement de chemin de fer qui partirait de la gare de Comines (Belgique), et passant par Quesnoy et Menin, se souderait à la grande artère du Nord, et mettrait ainsi les localités qu'il traverserait en rapport avec le réseau des voies ferrées. Des administrateurs de la Compagnie du Nord et un ingénieur sont venus étudier, la semaine dernière, la question sur les lieux, et l'on espère qu'il sera donné très prochainement suite à cet utile projet. (Propagateur.)

On nous communique la note suivante :

« La route de Roubaix à Tourcoing, qui n'est, à proprement parler, qu'une grande rue joignant les deux villes, mérite toute la sollicitude des deux administrations.

» Elle est fort fréquentée et tend chaque jour à l'être davantage. Le soir, de nombreux ouvriers, revenant de leur travail, la parcourent à des heures souvent avancées.

» Il est donc de toute nécessité qu'elle soit entretenue dans les meilleures conditions possibles de commodité et de sûreté.

» On a déjà parlé du trottoir destiné aux piétons et envahi par les bestiaux, les charrettes à bras, les brouettes, etc., etc.; l'autre côté de la route pourrait être affecté à ces véhicules plus gênants que dangereux, mais qu'il n'est pas agréable de rencontrer surtout les jours de pluie ou de grande poussière.

» Certains passages offrent un danger réel. Nous en citerons un seul :

« A mi-chemin à peu près est un petit ruisseau coulant entre deux rangées d'arbres et bordant une pâture ; il passe sous un pont, un aqueduc si l'on veut, bordé d'un garde-fou très-bas, en pierre. Seulement il y a une lacune, une ouverture qui n'est définie par aucun obstacle. Dans l'obscurité, en suivant le trottoir, on peut aisément tomber dans ce fossé, et même d'une hauteur assez forte.

« Viens, Marie ; nous ferons une promenade. »

Elles retournerent au faubourg de la Croix de Marbre ; mais, au lieu de suivre la rue, elles prirent par derrière les maisons, entre les jardins et la mer. Tous ces jardins ressemblaient à des corbeilles pleines de roses et de fleurs d'orange. Les roses tapissaient les murs, formaient des arcades et des berceaux, enlajaient de leurs guirlandes les sombres cyprès, et des allées d'orangeurs et de citronniers étaient à la fois la neige de leurs fleurs odorantes et l'or de leurs fruits.

Les grilles de la plupart des jardins étaient ouvertes au public. Berthe en franchit une, et se promena avec délices dans ce paradis terrestre. Un homme vint à passer.

« M<sup>me</sup> la marquise de Valrive ! » s'écria-t-il rayonnant de joie, après avoir jeté sur elle un regard fugitif.

C'était Ducrozet. Berthe, de son côté, fut agréablement surprise.

« Dieu ! dit-elle, qu'il y avait longtemps que je n'eusse rencontré un visage connu ! Recevez mon salut cordial. »

« Et où venez-vous, M<sup>me</sup> la marquise ? »

« A vrai dire, je ne sais trop : des quatre coins de la France. »

« Bien entendu, et par une considération tout particulière pour vous. »

« Toujours la même... »

« C'est un compliment flatteur pour une personne de mon âge. »

« Je vois avec bonheur que vous êtes devenue assez gaie, M<sup>me</sup> la marquise, pour aimer à plaisanter. »

« Comment n'aurait-on point de gaie-

» Nous avons été témoin dernièrement d'un accident qui, heureusement, n'a pas eu d'autre suite qu'un vêtement souillé de boue.

» Nous croyons devoir signaler ce passage véritablement dangereux. »

### ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

Du 27 avril au 3 mai 1863 inclus.

#### NAISSANCES.

15 garçons, 25 filles.

#### MARIAGES.

Du 27 avril. — Entre Alexandre Moreels, tisserand, et Virginie-Joseph Mulli, piquière. — Noël-J.-B. Lecocq, tisserand, et Zoé-Joseph Roussel, rattacheuse. — Henri-Joseph Boussemel, tisserand, et Florentin-Joseph Barbol, rattacheuse. — Auguste-Jean Lefevre, serrurier, et Emélie-Joseph Van Kenod, rattacheuse. — Victor-Auguste Thunot, propriétaire, et Adèle-Marie-Mathilde Utterhoeven, sans profession. — Joseph-François Vanderaere, fleur., et Marie-Thérèse Emouls, servante.

#### DÉCÈS.

Du 27 avril. — Agnès-Joséphine Delesclède, 28 ans, modiste, célibataire, Epéle. — Du 28 avril. — Flavio-Stéphane Dambasieux, 29 ans, caudresseuse, célibataire, Place-Verte. — Angélique Boussemart, 27 ans, ménagère, épouse de Pierre-François Loman, rue de l'Empereur. — Jean-Louis-Joseph Messin, 59 ans, propriétaire, célibataire, Chemin-des-Couteaux.

Du 29 avril. — Charles Verschoor, 43 ans, plafonneur, époux de Marie Thullier, hôpital. — Du 30 avril. — Marie-Anno-Joseph Dubus, 81 ans, ménagère, veuve d'Augustin-Joseph Florin, au Pile. — Isabelle-Thérèse Vienne, 51 ans, ménagère, épouse de Nicolas Bouville, rue Saint-Laurent.

1<sup>er</sup> mai. — Sophie-Perpelle Goudezenne, 58 ans, ménagère, épouse de Pierre-Jean Lodeneyck, rue de l'Ermitage. — Sophie-Veraquier, 38 ans, bouchère, épouse de Désiré Vanhoutteghem, rue du Galon-d'Eau. — Léocadie Lebrun, 49 ans, ménagère, épouse de Florentin-Joseph Lecroart, hôpital.

2<sup>er</sup> mai. — Henriette Bayart, 27 ans, ménagère, épouse de Fidèle-Joseph Boudry, Epéle. — Jean-Baptiste-Joseph Sella, 89 ans, sans profession, veuf de Robertine Demarque, rue Saint-Antoine. — Marie-Louise Corriot, 27 ans, ménagère, épouse de Charles Fagnou, rue du Moulin.

Du 3 mai. — Théodore Joseph Lepers, 50 ans, architecte, célibataire, rue du Galon-d'Eau. — Rosalie-Augustine Cabry, 81 ans, ménagère, veuve de Séraphin Bouillet, fort de Messine.

Plus 14 garçons et 5 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

### COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 4 le 5 hausse baisse  
3 % ancien. 69.40 69.55 » 15 » »  
4 1/2 au compt. 97.40 97.30 » 10 » »

### Tribunaux.

Dans l'affaire de l'assassinat du capitaine Olive, la cour d'assises de la Vendée a entendu, dans son audience du 30 avril, le réquisitoire et les plaidoiries. Après le résumé de M. le président, le jury s'est retiré dans la salle de ses délibérations. Il en est sorti rapportant un verdict de culpabilité contre tous les accusés, mais avec admission de circonstances atténuantes. Gendreau, la femme Olive et Guillet, ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité ; Guitteny a été condamné à huit ans de la même peine.

Le Droit, revenant sur le procès dramatique de la veuve Olive, donne les détails suivants sur l'attitude des accusés lorsque l'arrêt a été prononcé :

« Gendreau pousse de bruyants soupirs ; Guillet et Guitteny demeurent impassibles, ils ne laissent deviner aucune émotion, seulement ils sont comme absorbés, et les gardarmes sont obligés de les prendre par le bras pour les faire retirer.

« M<sup>me</sup> Olive ne cherche plus à cacher son visage ; elle entend cet arrêt sans en paraître affectée. Elle est très calme et, de

Elle s'imagina que son enfant était mort, et elle demanda Cyrille à grands cris, en fondant en larmes. On lui apporta l'enfant ; mais, Cyrille ne venant pas, on fut obligé de lui dire qu'il était soudainement tombé malade, ce qui lui surprit d'autant plus qu'il l'avait quitté bien portant il n'y avait pas une heure.

La plus violente agitation s'empara d'elle et quand, une couple d'heures après, Cyrille se fut remis et vint la voir, elle avait déjà une fièvre si ardente qu'elle ne le reconnut pas.

« L'amour fait souffrir ! » se dit-il, le cœur navré, lorsqu'il se jeta, comme la nuit précédente, dans le grand fauteuil, près du lit de sa femme.

XVI.

Par une matinée de décembre, plus de dix-huit mois après les événements rapportés ci-dessus, une énorme voiture de voyage, attelée de six chevaux de poste, venait de franchir le Var, cette ancienne frontière entre la Provence et le comté de Nice. Elle était occupée par le comte et la comtesse de Narastan, leur fille Maria, enfant de six ans, et la marquise de Valrive. Ils paraissaient tous passablement ennuyés et fatigués. Eugénie était pâle et blottie dans un coin, les yeux fermés, comme si elle dormait ; Berthe, immobile dans l'autre coin de la même banquette, promenait ses regards sur la mer ; le comte, placé en face de sa femme, dormait tout de bon, et la petite Marie seule était gaie et éveillée comme un oiseau.

« Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, voici le soleil ! le voici, papa ! »

« Quoi donc ? demanda le comte s'éveillant en sursaut.

« Le ciel bleu et le soleil, papa ! »

Cette ouverture laissa le comte assez indifférent, mais Berthe répondit :

« Marie a raison ; la pluie cesse enfin ; le ciel est beau, et l'air doux. »

« N'arriverons-nous donc jamais à Nice ? dit Eugénie d'un ton lamentable. »

« J'espère que nous y serons bientôt, reprit Berthe. Déjà je vois venir des caïfèches découvertes avec des dames en chapeaux à plumes, ce qui annonce qu'elles se promènent. »

La marquise ne se trompait point : ils étaient sur la chaussée, le Corso de Nice au Var. Par ce magnifique soleil, qui déploie presque constamment sa tente d'or sur ce coin de terre merveilleusement favorisé, ils firent leur entrée dans le faubourg de la Croix de Marbre, et descendirent à l'Hotel des Etrangers.

Eugénie alla se mettre au lit et demanda un médecin.

« Regardez-vous votre femme comme malade ou comme simplement fatiguée du voyage ? demanda Berthe à son beau-frère.

« Oh ! comme fatiguée, rien de plus, répondit-il avec confiance. »

« Et l'êtes-vous aussi ? »

« Moi ? s'écria-t-il en riant : ma chère Berthe, j'ai une constitution du siècle dernier ; jamais je ne sens la fatigue dès que je m'amuse ; parfois seulement j'éprouve de la somnolence par pur ennui. Il suffit alors d'un peu de sommeil pour me rendre ma gaité. Nous ferions bien, je pense, de dîner vers trois heures. »

« Soit ! » dit la marquise.

Le médecin arriva après le dîner. Le comte le conduisit auprès de sa femme, et Berthe dit à sa nièce :

« Viens, Marie ; nous ferons une promenade. »

Elles retournerent au faubourg de la Croix de Marbre ; mais, au lieu de suivre la rue, elles prirent par derrière les maisons, entre les jardins et la mer. Tous ces jardins ressemblaient à des corbeilles pleines de roses et de fleurs d'orange. Les roses tapissaient les murs, formaient des arcades et des berceaux, enlajaient de leurs guirlandes les sombres cyprès, et des allées d'orangeurs et de citronniers étaient à la fois la neige de leurs fleurs odorantes et l'or de leurs fruits.

Les grilles de la plupart des jardins étaient ouvertes au public. Berthe en franchit une, et se promena avec délices dans ce paradis terrestre. Un homme vint à passer.

« M<sup>me</sup> la marquise de Valrive ! » s'écria-t-il rayonnant de joie, après avoir jeté sur elle un regard fugitif.

C'était Ducrozet. Berthe, de son côté, fut agréablement surprise.

« Dieu ! dit-elle, qu'il y avait longtemps que je n'eusse rencontré un visage connu ! Recevez mon salut cordial. »

« Et où venez-vous, M<sup>me</sup> la marquise ? »

« A vrai dire, je ne sais trop : des quatre coins de la France. »

« Bien entendu, et par une considération tout particulière pour vous. »

« Toujours la même... »

« C'est un compliment flatteur pour une personne de mon âge. »

« Je vois avec bonheur que vous êtes devenue assez gaie, M<sup>me</sup> la marquise, pour aimer à plaisanter. »

« Comment n'aurait-on point de gaie-

« Viens, Marie ; nous ferons une promenade. »

Elles retournerent au faubourg de la Croix de Marbre ; mais, au lieu de suivre la rue, elles prirent par derrière les maisons, entre les jardins et la mer. Tous ces jardins ressemblaient à des corbeilles pleines de roses et de fleurs d'orange. Les roses tapissaient les murs, formaient des arcades et des berceaux, enlajaient de leurs guirlandes les sombres cyprès, et des allées d'orangeurs et de citronniers étaient à la fois la neige de leurs fleurs odorantes et l'or de leurs fruits.

Les grilles de la plupart des jardins étaient ouvertes au public. Berthe en franchit une, et se promena avec délices dans ce paradis terrestre. Un homme vint à passer.

« M<sup>me</sup> la marquise de Valrive ! » s'écria-t-il rayonnant de joie, après avoir jeté sur elle un regard fugitif.

C'était Ducrozet. Berthe, de son côté, fut agréablement surprise.

« Dieu ! dit-elle, qu'il y avait longtemps que je n'eusse rencontré un visage connu ! Recevez mon salut cordial. »

« Et où venez-vous, M<sup>me</sup> la marquise ? »

« A vrai dire, je ne sais trop : des quatre coins de la France. »

« Bien entendu, et par une considération tout particulière pour vous. »

« Toujours la même... »

« C'est un compliment flatteur pour une personne de mon âge. »

« Je vois avec bonheur que vous êtes devenue assez gaie, M<sup>me</sup> la marquise, pour aimer à plaisanter. »

« Comment n'aurait-on point de gaie-

« Viens, Marie ; nous ferons une promenade. »

Elles retournerent au faubourg de la Croix de Marbre ; mais, au lieu de suivre la rue, elles prirent par derrière les maisons, entre les jardins et la mer. Tous ces jardins ressemblaient à des corbeilles pleines de roses et de fleurs d'orange. Les roses tapissaient les murs, formaient des arcades et des berceaux, enlajaient de leurs guirlandes les sombres cyprès, et des allées d'orangeurs et de citronniers étaient à la fois la neige de leurs fleurs odorantes et l'or de leurs fruits.

Les grilles de la plupart des jardins étaient ouvertes au public. Berthe en franchit une, et se promena avec délices dans ce paradis terrestre. Un homme vint à passer.

« M<sup>me</sup> la marquise de Valrive ! » s'écria-t-il rayonnant de joie, après avoir jeté sur elle un regard fugitif.

C'était Ducrozet. Berthe, de son côté, fut agréablement surprise.

« Dieu ! dit-elle, qu'il y avait longtemps que je n'eusse rencontré un visage connu ! Recevez mon salut cordial. »

« Et où venez-vous, M<sup>me</sup> la marquise ? »

« A vrai dire, je ne sais trop : des quatre coins de la France. »

&lt;